

GRÉGOIRE POLET

# BARCELONA !

roman

*nrf*

GALLIMARD



## DU MÊME AUTEUR

### *Aux Éditions Gallimard*

MADRID NE DORT PAS, roman, 2005.

EXCUSEZ LES FAUTES DU COPISTE, roman, 2006 (« Folio » n° 4779).

LEURS VIES ÉCLATANTES, roman, 2007 (« Folio » n° 4904).

CHUCHO, roman, 2009 (« Folio » n° 5180).

PETIT ÉLOGE DE LA GOURMANDISE, 2010 (« Folio 2 € » n° 5128).

LES BALLONS D'HÉLIUM, roman, 2012.

### *Aux Éditions numériques Storylab, Paris*

LES BOUTS DE FICELLE, mini-roman, 2012.

### *Aux Éditions REMA 12, Barcelone*

MAREA ALTA, MAREA BAIXA, théâtre, traduction en catalan par Albert Mestres, 2013 (Collection Off Cartell).

### *Aux Éditions Zoé, Genève*

Juan Valera, PEPITA JIMÉNEZ, introduction et traduction par Grégoire Polet, 2007.



BARCELONA!



GRÉGOIRE POLET

# BARCELONA!

roman

*nrf*

GALLIMARD

## AVERTISSEMENT

Les personnages, leurs noms, leurs opinions et leurs destinées,  
à l'exception des joueurs de football, sont tous fictifs.

*Pour M.  
À Barcelone.*



Aucun homme n'est une île, un tout, complet en soi ; tout homme est un fragment du continent, une partie de l'ensemble ; si la mer emporte une motte de terre, l'Europe en est amoindrie, comme si les flots avaient emporté un promontoire, le manoir de tes amis ou le tien ; la mort de tout homme me diminue, parce que j'appartiens au genre humain ; aussi n'envoie jamais demander pour qui sonne le glas : c'est pour toi qu'il sonne.

JOHN DONNE



PARTIE I

LES UNS



Elle se promène avec son casque de moto dans un sac en tissu, tissu fin, qui laisse voir le casque au travers, et qui balance à côté de son derrière.

La nuit, tous les chats sont gris.

N'empêche que, le lendemain, Joaquín a l'impression de la reconnaître. Port de Barcelone, départ de M. Pere Català, navigateur en solitaire, tout un petit attroupe-ment, et lui, Joaquín, envoyé par le journal pour couvrir l'événement, il lui semble bien que c'est la même fille, près du réverbère, debout, sans casque, en tee-shirt blanc, avec écrit dessus LOVE en mosaïque de petits cœurs roses brillants, un peu kitsch, mais c'est la mode. Et puis elle est jolie, dans son genre.

Mais enfin, faire attention au départ.

Surtout que, là, Pere Català va parler, les micros sont autour de lui, il n'a pas l'air d'avoir grande envie de s'exprimer, mais on l'entoure. Écouter ça, enregistrer et, tout à l'heure, transcrire.

Il remercie les sponsors, Pere Català, d'une voix lasse, en peu de mots. Presque ingrat. On sent qu'il a envie de

partir. Et qu'il a envie de ne plus devoir parler, d'être dans le silence. Sinon, il serait plus loquace, plus ému. Non, clairement, il est énervé.

— Y a-t-il un record que vous pensez battre ? Votre record personnel ?

— Non, non, d'ailleurs je n'ai jamais fait le tour du monde en solitaire, donc je n'ai pas de record à battre. Et puis tous mes itinéraires sont différents des voyages que j'ai faits par le passé. Ça n'a rien à voir. Battre des records, en bateau, surtout en solitaire, ça me paraît sans intérêt, et même pas très respectueux de la mer.

Il est froid, et les journalistes sentent ça très vite, et ça leur déplaît, et ils ramènent plus vite que prévu leurs micros, leur forêt de micros rentre sous terre, comme des arbres ravalés par leurs racines. Bon, ça parle encore un peu, puis finalement la question à cinq sous, rapport au pavillon catalan et à l'absence de pavillon espagnol.

— Le seul risque que je coure, c'est qu'une frégate de la police m'arrête avant la sortie des eaux territoriales, mais je vous rappelle que le premier code maritime en Méditerranée, au <sup>xiv</sup><sup>e</sup> siècle, c'était un code en catalan. Aucun bateau ne s'aventurait en mer, même vénitien, même génois, même byzantin, sans un marin au moins qui parlât catalan, alors il ferait beau voir.

— Mais vous avez des sponsors castillans. Ils n'ont rien dit ?

— Oui, et un Basque aussi. Je ne vois pas le problème, et je crois qu'eux non plus.

Alors il regarde l'heure, sur une montre que Joaquín suppose être une Breitling, puisque Breitling est un des sponsors, peint en petits caractères bleu-gris sur la coque entre deux dalots.

C'est beau, un bateau, quand même. Soleil éclatant, ciel azur. Il y a quoi, cent, deux cents personnes ? Ça fait beaucoup, et en même temps ça prend si peu de place, deux cents personnes. Joaquín compte rapidement. Oui, deux cents, à peu près.

Et, se tenant au réverbère, debout sur une borne, toujours la fille d'hier soir, qui a l'air d'être un tantinet émue, parce qu'elle tient entre les dents le bas de son tee-shirt, maintenant, et que ça met au vent son ventre et un peu plus. Elle ne s'en rend pas compte. Elle doit le connaître, peut-être qu'elle l'aime, peut-être qu'elle a peur, qu'elle craint pour lui. Elle a le visage rond, des taches de rousseur autour d'un nez tout fin et un joli écart entre les dents de devant. On ne peut plus lire LOVE sur son tee-shirt retroussé. Mais elle ne doit pas être très parente du navigateur, autrement elle serait près de lui. Comme cette femme, qui semble être sa mère.

Et, puisque Joaquín est journaliste, il veut savoir, et il demande à son voisin confrère :

— La femme, plus âgée, c'est sa mère ?

— Évidemment.

— Et son père ?

— Il est mort. Tu débarques, ou quoi ?

Oui, un peu. Son sujet, à Joaquín, c'est les sports, mais pas trop la voile. Il n'y avait pas d'autre bonne poire disponible un samedi matin. Qu'est-ce qu'il croit, l'autre ?

— Il n'a pas de femme, pas d'enfants ?

— Non. Renseigne-toi, un peu. Tu travailles chez qui ?

Le confrère regardait déjà l'accréditation qui pendait au cou de Joaquín.

— Pour le *Diari*. Et toi ?

— C'est toi qui vas couvrir son tour du monde ?

— Non, enfin, je ne sais pas. Normalement, non. Et il a une petite amie ou quoi ?

— M'enfin, c'est quoi ces questions !

La fille au réverbère a desserré les dents et le tee-shirt est à nouveau en place. LOVE.

Le vent s'est levé, comme si les éléments appelaient le marin au départ. Les drapeaux publicitaires se réveillent. Les banderoles de plastique sur les barrières Nadar claquent dans l'air. Pere Català embrasse sa vieille mère dans une intimité que les caméras et les appareils photo rendent très relative, puis il embarque sous les applaudissements et les vivats. Il porte une casquette de marin tout ce qu'il y a de pittoresque.

Tout est paré, certainement depuis hier. On largue les amarres. Et il s'en va, avec le petit vent. On voit bien qu'il n'avait envie que de ça, s'éloigner, sur sa boîte blanche qui flotte, comme un cercueil temporaire, mourir au monde et à tout ce bruit, ne fût-ce que pour un an. Flotter sur le grand cimetière bleu, mourir sans mourir, parenthèse solitaire, adieu, adieu, bien que, bon, le risque de mourir existe tout de même. Il ne faut tout de même pas avoir froid aux yeux.

La fille accrochée au réverbère ne fait pas signe, mais on sent bien que de l'intérieur elle en fait beaucoup, des gestes.

Puis tout le monde se tait. Et Joaquín aussi a un nœud dans la gorge, parce que c'est grandiose et que c'est terrible, que c'est dangereux et que c'est beau. Partir.

Deux cents personnes qui se taisent, c'est plus fort que deux cents personnes qui crient. Pas de doute.

Il y a des gens qui courent vers la jetée, d'autres qui s'y trouvent déjà. Et des touristes aussi, qui ne se rendent

compte de rien. La jetée s'ouvre en deux, c'est un pont mobile qui se lève comme deux bras. Le bateau passe. Pere Català fait signe. Les deux moitiés de pont redescendent, se rejoignent. Les gens passent à nouveau. La fille n'est plus au réverbère. Merde. Joaquín a été distrait.

À la place de la fille, il voit, plus loin, ce à quoi elle faisait écran dans le paysage : la statue de la Mercè, flottant au-dessus des premiers immeubles de la ville, au front de mer. Patronne de Barcelone et patronne des bateaux et de ceux qui vont dedans. Elle n'a jamais été aussi éloquente, dans les yeux de Joaquín, qui la prenait jusque-là pour un colifichet baroque, avec sa robe de pierre agitée dans le vent et son air, de si loin, quand même le sculpteur, quel talent, son air doux, rassurant, consolateur. Elle semble dire : naviguez, naviguez, au péril de la mer, car aucun malheur ne sera plus grand que ma consolation, et soit que vous arriviez à bon port, soit que vous sombriez, au bout de l'un ou l'autre voyage je serai là, les bras ouverts.

Il ne pensait pas être ému, Joaquín, ça l'ennuyait profondément ce samedi matin tôt, cette corvée, et puis finalement, c'est fort, ce départ, c'est beau. Bon vent, Pere Català !

Les gens se sont dispersés, la photographe du *Diari* le tire de sa rêverie :

- On prend un petit café avant d'y aller, non ?
- J'en ai bien besoin, je suis complètement endormi.
- Tu es sorti, hier ?
- Oui.

Partir.

On le lui avait pourtant dit, plusieurs fois, et il le pen-

sait aussi, que le ras-le-bol était la pire des motivations possibles pour partir en mer. Ses maîtres et les livres et son expérience même l'enseignaient. Ton ennui, tu l'assumes sur terre, ta difficulté de vivre, tu la combats. Te lancer à la mer, ça doit être avec l'envie de la mer et une réponse à l'appel, pas une fuite en avant. Tous les problèmes que tu laisses derrière toi en les fuyant vont prendre racine et croître énormément pendant ton absence, et ton retour sera un enfer.

Sors quand ta maison est bien rangée, quand tout est calme derrière toi.

Et c'était bien dans cet esprit-là qu'il avait commencé. Mais les préparatifs se sont éternisés, tout le dégoût de la terre est remonté et finalement il est parti excédé. Et la rage et la colère tiennent son bras qui tient la barre. Et comme ce n'est pas en paix qu'il part, c'est la peur qui l'attend partout à l'horizon. Le temps est clair, mais il ne voit pas devant lui. Il commence par une erreur, il tire la voile trop près du vent, la secousse l'empêche de prendre la bouée sur bâbord, il est du mauvais côté du chenal, et déjà deux périls ridicules : qu'une caméra le suive depuis la côte et qu'on s'en aperçoive, et puis le haut-fond que le chenal évite et sur lequel la quille risque maintenant de se heurter, faute pathétique que le port n'a pas dû voir depuis mille ans. Ça commence mal.

Heureusement, il passe sans toucher, rejoint le chenal et il tourne le regard, voit la ville diminuer et les montagnes augmenter, par-derrière.

Il y a son chien, chez sa mère. Et il y a sa mère. Les deux sont vieux. Et il n'est pas sûr de les revoir.